

LA VILLE DES AUMONES,
Tableau des œuvres de charité de la ville de Lyon.

III.—LES CHARLOTTES.

Au milieu de la tempête affreuse qui vint fondre sur l'Eglise de France, il y a bientôt cinquante ans, lorsque le trône et l'autel paraissaient renversés pour toujours, que nos prisons étaient encombrées de prêtres vénérables qui fidèles à leur devoir, préféraient la couronne du martyr à la honte de l'apostasie, une pauvre fille, nommée Charlotte Dupin, d'abord ouvrière, ensuite domestique d'un ecclésiastique de la paroisse d'Ainay, fut incarcérée dans la prison de Roanne, comme coupable d'avoir rendu les modestes services de son état à celui qui avait le malheur d'être prêtre et qui était son maître. Pendant sa courte détention, elle apprit par sa propre expérience tout ce que les malheureux détenus ecclésiastiques et laïques avaient à souffrir de leurs barbares geôliers ; rendue à la liberté, elle se fit une douce obligation de consacrer sa vie à soulager les misères de ceux dont elle avait partagé la captivité. Sous le prétexte plausible de revoir les connaissances qu'elle s'était faites dans la prison, elle obtenait facilement la liberté de les visiter de temps en temps, et c'est dans ces visites assidues qu'elle s'empresait d'offrir aux infortunés détenus les petits soulagements en vivres et en vêtements qu'elle avait pu se procurer par son industrieuse charité. C'était par son entremise que plusieurs prisonniers pouvaient communiquer avec leurs familles répandues dans la ville et obligées de se montrer insensibles aux souffrances de leurs parents pour se soustraire à un sort pareil. Par l'entremise de Charlotte, des secours arrivaient régulièrement aux prisonniers ; elle avait tellement su intéresser leurs gardiens, ordinairement insensibles et durs, qu'on ne savait plus lui refuser l'entrée de la prison. Les portes s'ouvraient facilement devant elle, elle était si simple, si pauvre, si bonne, qu'on ne pensait pas qu'elle voudrait faciliter des évasions clandestines, et, en effet, ce n'était point ce qu'elle se proposait, elle regardait cette œuvre au-dessus de ses forces, et toute son ambition se bornait à nourrir et à vêtir ceux que les lois rigoureuses de ces temps d'iniquité et de barbarie eussent volontiers laissé mourir de faim et manquer des vêtements les plus nécessaires. Charlotte courait donc pendant la semaine de maison en maison, quêdait pour le pauvre domicile de la rue Vaubecour, lorsqu'elle avait ramassé suffisamment pour offrir un modeste repas à ses amis détenus. Bientôt elle ne put toute seule suffire à la peine, elle s'adjoignit quelques pieuses filles aussi pauvres qu'elle, qui partagèrent son zèle, et ne travaillaient que pour le soulagement des prisonniers ; personne ne refusait aux pauvres quêteuses, elles rentraient dans leur modeste asile toujours chargées de provisions qu'elles avaient ramassées aux portes des maisons, ou dans les marchés de la ville qu'elle ne manquaient pas de visiter, surtout les dimanches.

L'abbé Linolas, vicaire-général du diocèse pendant ces temps malheureux, profita plusieurs fois de la faveur dont jouissait la pauvre Charlotte auprès des geôliers, pour la charger de la plus auguste et de la plus noble mission qu'une sainte et pieuse fille pût ambitionner. C'est à elle qu'il confia plus d'une fois des hosties consacrées, renfermées dans une petite boîte de carton, pour les donner aux ecclésiastiques prisonniers, afin qu'ils pussent se reconforter du viatique sacré avant d'aller au supplice. L'humble vierge chargée de ce précieux trésor, s'acquittait avec la foi la plus vive de cette glorieuse mission et, tout en portant la nourriture du corps à ses chers prisonniers, leur livrait aussi, avec un indicible plaisir, la nourriture des âmes ; c'était elle aussi qui était chargée d'indiquer aux malheureux qui devaient aller au martyre les stations diverses où ils étaient sûrs de rencontrer parmi la foule qui se pressait sur leurs pas, des prêtres déguisés et fidèles, chargés de leur donner la dernière absolution, et il s'en trouvait jusqu'au pied des échafauds.

La charitable Charlotte avait pris une telle habitude de secourir les prisonniers que, lorsque la paix fut rendue à l'Eglise, lorsque les temples furent de nouveau ouverts à la piété des fidèles, elle continua, aidée de ses pieuses compagnes, à distribuer les mêmes secours dans les prisons principales de la ville. La charité des Lyonnais s'empresça de correspondre à la sienne, plusieurs riches habitants voulurent subvenir, chacun à son tour, aux frais de cette œuvre si méritoire, mais c'était toujours Charlotte et ses compagnes qui étaient les distributrices. Ces pieuses largesses qui dans le principe ne n'étaient faites qu'une fois la semaine, devinrent bientôt plus fréquentes ; les quêtes dominicales faites dans la ville par de pauvres ouvrières devenant

plus abondantes, les distributions furent aussi plus multipliées : le petit appartement occupé par Charlotte dans la rue Vaubecour n'était plus suffisant pour contenir et les denrées recueillies et les ustensiles nécessaires à leur préparation. Il fallut penser à chercher et à trouver un logement aussi modeste, mais plus vaste pour subvenir aux besoins d'une œuvre qui s'augmentait chaque jour. De pieuses personnes, à la tête desquelles on vit pendant longtemps la charitable madame Delpiein dont le nom seul rappelle dans notre ville toutes les vertus, vinrent en aide à la bonne Charlotte, et se cotisèrent pour payer la dépense d'une location qui devenait de jour en jour plus importante. Ce fut dans la rue Sala, au rez-de-chaussée intérieur de la maison Maupetit que l'œuvre dite Charlotte, du nom de sa fondatrice, se régularisa et répandit ensuite ses bienfaits dans toutes les prisons de la ville. Celle dite de Roanne, celle de Saint-Joseph, celle dite des Recluses consacrée uniquement aux militaires, reçurent d'abord tour à tour les secours de Charlotte, et bientôt simultanément et tous les jours elles eurent part aux sages distributions d'une nourriture saine et abondante. La pieuse Charlotte ne se contentait pas de nourrir ainsi les corps de ces malheureuses victimes de la justice humaine ; c'était un beau spectacle de voir cette multitude d'être égarés ou coupables qui, pour la plupart, ne connaissaient Dieu que pour le blasphémer, la religion que pour la mépriser, s'agenouiller à la voix de cette pauvre et simple fille et répondre avec attention aux saintes prières qu'elle adressait à Dieu avec ferveur pour leur apprendre doucement et sans effort à connaître, à aimer, et à servir celui qu'ils avaient négligé avec une coupable indifférence pendant la plus grande partie de leur vie.

Cependant Charlotte ne put résister longtemps aux fatigues d'une vie si bien remplie par les œuvres de son active charité ; usée par le travail, pliant sous le poids, elle termina sa modeste carrière au moment où son œuvre s'établissait sur des fondements solides, et on portait ses saintes reliques dans la demeure des morts au moment où le bruit des cloches, où les salves d'artillerie, où les cris de joie de la population Lyonnaise saluaient avec enthousiasme l'entrée triomphante de Pie VII dans ses murs.

L'œuvre de Charlotte Dupin ne devait pas périr, la fondatrice dans le Ciel avait laissé sur la terre des héritières de sa charité et de son zèle pour le soulagement des prisonniers. Quelques pauvres filles aussi pieuses que modestes, partageant la vie commune, s'occupaient constamment, dans l'établissement de la rue Sala, du soin de ceux que le monde abandonne communément. On voyait chaque jour à des heures réglées de pauvres filles modestement vêtues portant deux à deux une large marmite suspendue à un bâton et dirigeant leurs pas du côté des prisons de la ville. Devant elles les verroux crient, les portes s'ouvrent ; à leur aspect les figures des prisonniers s'épanouissent, un moment de joie pénètre dans ces cœurs opprimés par la douleur. Quoique séparés de la société, ils ne sont donc pas étrangers dans ce monde ; cette pensée les soutient, les encourage, le pain noir de la prison disparaît sous une forme plus agréable ; s'ils sont malades, ils sont entourés de consolations et de soins ; s'ils doivent être conduits de brigade en brigade, entreprendre un long voyage, les bonnes Charlottes pourvoient avec une tendre sollicitude aux besoins de la route, des vêtements plus chauds, une chaussure plus forte ou plus commode, quelques pièces de monnaie leur sont distribués avec bonté : ce sont des mères qui s'appuyent sur le sort de leurs enfants, et qui cherchent à leur rendre les chaînes plus légères, et à adoucir leur triste position.

Alors, les armées françaises envahissaient toutes les capitales de l'Europe, le sort de leurs armées victorieuses amenait dans l'intérieur de la France des nombreux prisonniers de guerre qui, accablés sous le poids de leurs défaites, ressentaient toutes les privations de la misère et de l'exil. Lyon en vit des milliers traverser ses murs, y séjourner quelquefois, mais tous en sortaient bénissant les mains bienfaisantes qui s'empresaient de soulager leur infortune, de leur faire oublier les malheurs de la captivité.

Plus les prisons de la ville étaient encombrées, plus le zèle charitable des Charlottes se multipliait, et semblait opérer des prodiges. Pendant plusieurs semaines, en 1811, quatre mille soupes furent distribuées tous les jours ; on eut dit que le miracle de la multiplication des pains opéré jadis par J.-C. dans le désert, se renouvelait au milieu de la ville de Lyon. Plus les pauvres Charlottes donnaient, plus elles recevaient. Ne pouvant suffire à tous les besoins à cause de leur petit nombre réuni en communauté dans leur maison de la rue Sala, elles appelèrent à leur secours d'autres pauvres filles qui n'étaient employées ordinairement qu'à la quête du dimanche ;